

DISCOURS prononcé par Mr. CHARPENTIER le septième Janvier 1651, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. Baudoin.

MESSIEURS,

QUAND le remerciement que je vous fais ne serait point de la coutume et que l'exemple de tant d'excellents hommes que vous avez reçus devant moi dans cette fameuse Académie, ne m'engendrait point mon devoir, je me sentirais particulièrement obligé de vous témoigner ma reconnaissance dans l'occasion présente, puisque le rang que vous m'accordez entre vous ne peut être considéré que comme une pure grâce. Le mérite et l'importance de cette Assemblée me l'ont toujours fait regarder avec tant d'estime, ou pour mieux dire, avec tant de vénération, que je me contentais bien d'en être admirateur, sans prétendre en faire partie. Je savais trop bien mon faible, pour avoir la vanité de songer à une place, qui ne doit être remplie que par un homme d'un mérite extraordinaire : je savais trop bien ce qu'il fallait être, pour s'approcher du lieu où vous êtes, et les personnes que je vous ai vu choisir, ont été toujours si célèbres, que j'avais cru que vous eussiez résolu de ne donner jamais votre voix qu'à ceux qui avaient eu pour eux la voix de toute la France. Aussi lorsqu'on m'a permis d'aspirer à l'honneur que vous me faites maintenant, on m'a fait naître des pensées qui ne s'étaient jamais élevées dans mon âme, que la connaissance de mes défauts ne les eût aussitôt assoupies ; on a réveillé mon ambition, qui s'était déjà bornée à de moindres espérances, et je me suis vu assuré d'un bien, pour lequel je me réputais téméraire d'avoir autrefois formé des souhaits. Certes, si j'avais bien profité des enseignements du grand Socrate, et si sa doctrine avait pénétré aussi avant dans mon âme, qu'il serait à désirer pour moi, peut-être que je ne devais pas me rendre si facilement à la tentation d'une gloire si peu méritée. Je devais me défier d'une fortune qui m'emporte dans une trop vaste carrière ; en un mot, je devais craindre, comme dit le Philosophe, de m'engager au-delà de mes forces, et de paraître ce que je ne suis pas. Car enfin, MESSIEURS, de quelque côté que je me regarde, je ne trouve rien en moi qui réponde à la dignité de vôtre élection. Je ne me vois point de qualités qui m'aident à soutenir celle que vous me donnez, et je ne sens que trop que cette précieuse charge m'est un poids aussi bien qu'un ornement.

Mais que servirait-il de vous le déguiser, l'amour propre l'a emporté sur la Philosophie, et sur la considération qui eût été la plus modeste, et peut-être la plus assurée. J'ai embrassé avidement l'occasion d'entrer dans une si auguste Compagnie et comme je me reconnais incapable de faire ces excellents ouvrages, qui donnent une seconde vie, j'ai pensé que je trouverais ici un remède à mon impuissance, et que c'était un moyen pour arriver à l'immortalité que de m'allier à tant de grands Personnages dont la réputation sera immortelle. C'est de cette façon que nous conservons encore avec honneur les noms des amis de Cicéron et de Virgile, lesquels se sont rendus plus illustres par une familiarité si glorieuse, que pour avoir peut-être gagné quelque bataille, ou sauvé la vie à quelque Citoyen dans le Barreau, ou possédé de grandes richesses. C'est de cette façon aussi que la postérité me connaîtra.

*Me quoque principibus permistum agnoscet Achivis.*

Ce fera la grandeur de votre renom qui m'élèvera, ce fera votre force qui me soutiendra, ce fera votre lumière qui me rendra éclatant. Si un grand politique disait autrefois qu'il n'y avait point de pauvres Citoyens dans une République riche, je puis bien dire avec raison qu'il n'y a point de particulier qui ne devienne recommandable, quand il s'unit à un Corps si célèbre que le vôtre. Quelle gloire n'est-ce point à un homme comme moi de se mêler parmi ceux qui font dire, que notre langue n'a reçu sa perfection que par leur industrie, et que la Poésie et l'Éloquence fussent demeurées perpétuellement dans la rudesse et dans l'enfance, si la vigueur et la délicatesse de leur Génie ne leur avait donné des grâces et de la virilité ? Arrière donc de moi toutes ces défiances et toutes ces craintes : Arrière de moi tous ces mouvements de faiblesse ; souffrez, MESSIEURS, que je me défasse ici des pensées qui peuvent diminuer le ressentiment de votre bienfait, et trouvez bon que par une joie hardie et résolue, j'invite ma bonne fortune à me continuer sa bienveillance. Je vous remercie donc de tout mon cœur de la bonté que vous avez eue pour moi, je reçois avec un contentement infini la faveur que vous me faites, je cours avec allégresse au lieu où vous m'appellez. Quelles grâces ne dois-je rendre aussi à Monseigneur le Chancelier, qui ayant confirmé vos suffrages par son approbation, m'a assuré la place que vous m'avez destinée, et a levé les derniers obstacles qui m'en retardaient la jouissance ! Tout le monde avoue qu'il est doux de recevoir un bienfait : mais qui peut nier que le bienfait ne soit plus doux, lorsqu'il part d'une main sacrée, et qu'il nous lie d'obligation avec une personne, que mille autres considérations nous obligent de respecter. C'est sur ce fondement-là, MESSIEURS, que je vous laisse à conclure quel sentiment je dois avoir de l'honneur que je reçois par l'agrément de ce Souverain Chef de la Justice, qui ne s'est pas moins élevé au dessus du commun des honnêtes gens par ses éminentes vertus, qu'il l'est au dessus du vulgaire par sa suprême dignité. Sa Douceur, sa Générosité, sa Modestie, sa Confiance, sa Doctrine, cette Humeur obligeante et libérale, montrent bien que la véritable Philosophie est quelquefois de la Cour et du grand monde ; et c'est avec ces rares qualités qu'il a si dignement succédé dans cette Compagnie à la place du grand Cardinal de Richelieu, et qu'il vous a aidé à vous consoler d'une perte que toute la France pleure encore. Mais qu'il ne me soit pas reproché, MESSIEURS, que j'aie passé cet endroit sans avoir rendu l'honneur qui se doit à la mémoire de ce grand Cardinal, dont le nom sera éternellement en bénédiction dans la bouche des vertueux, et à la louange duquel il suffit de dire que ses ennemis ne sont pas dignes de parler de lui. Sans mentir ce silence serait inexcusable dans ce lieu-ci, où votre présence même est une occasion pour s'entretenir de ses hauts desseins. C'est lui qui vous a assemblés, qui vous a soutenus, qui vous a ornés de privilèges ; C'est par ses soins que notre Patrie a été vengée de la négligence de nos Pères, qui ayant fondé tant d'Académies pour toutes sortes de Sciences, et même pour les Langues étrangères, avaient eu si peu de soin de leur langue maternelle : Nous avons eu enfin un Temple pour les Muses Françaises, et nous jouissons maintenant de cet établissement si désiré, et si nécessaire à la gloire de cet État. Que ce soit là dorénavant la matière des plus amples louanges de ce Héros, et que l'on admire éternellement la vaste étendue d'un si noble Génie, qui durant les plus fâcheuses occupations de la guerre, jetait les fondements des véritables délices de la paix. Une Institution si glorieuse à toute la République, et si avantageuse à tous les particuliers qui en sont participants, m'engagerait sans doute à pousser plus outre l'éloge de cet homme incomparable, si je ne m'apercevais que je parle en présence de personnes, qui ayant eu l'honneur de l'approcher, et d'être témoins de ses vertus, sont

beaucoup plus capables que moi d'en représenter la grandeur. Aussi bien quels effets pourrais-je faire sur ce sujet qui ne fussent inutiles, après ces fameux Panégyriques, et ces Odes inimitables, qui de son vivant même ont donné à ses travaux une récompense telle qu'Achille seul dans l'Antiquité l'a obtenue pour les siens, et telle qu'Alexandre l'a depuis vainement désirée ? Il me suffira pour le présent de vous assurer que l'honneur que je reçois d'entrer dans une Académie, dont ce grand Cardinal a été l'Auteur, est le plus grand honneur que je pouvais jamais obtenir, et que je ne croyais pas m'en rendre digne par tous les travaux de ma vie. Cela est cause, MESSIEURS, que je ne cesserai jamais de louer votre bonté, et votre indulgence ; Je n'oublierai jamais ce jour bienheureux, dans lequel vous m'avez paru si faciles, et dans lequel, pour avouer la vérité, vous n'avez pu me traiter avec tant de faveur sans commettre quelque forte d'injustice. Je me persuade pourtant que le zèle que j'ai pour cette florissante Académie, et l'assiduité avec laquelle je désire la fréquenter, me pourront tenir lieu des autres perfections nécessaires pour la place que vous m'y donnez. Animé de vos exemples, secondé de vos conseils, j'ose me promettre ce que je n'eusse osé espérer auparavant. Le titre glorieux de votre Confrère me va donner un nouveau courage et de nouvelles forces. Je ne trouverai plus rien qui me rebute ni qui m'arrête ; Mes veilles m'obtiendront ce que la vivacité de l'esprit offre libéralement aux autres ; ma diligence vaincra ma faiblesse naturelle ; et par l'application que j'apporterai à vos exercices, l'inclination que j'ai pour les Lettres se verra heureusement perfectionnée. Si je sais déjà quelque chose, si mes soins m'ont acquis quelque connaissance, c'est de vous que je le tiens, c'est dans vos ouvrages que je me suis instruit ; il ne faut pas douter que je ne reçoive à l'avenir de plus grands avantages, et de votre amitié, et de votre conversation, et que si j'ai pu donner quelque bonne opinion de moi, lorsque vous ne m'avez été connus, que de la façon que vous l'êtes de toute la France, et des Nations étrangères, je ne me rende beaucoup plus considérable, maintenant que j'aurai l'honneur de vous appartenir, et de vous toucher de plus près.